

CE QU'ON LAISSE DERRIÈRE SOI

Bernard De Lise



Issue d'une histoire vraie

Bernard De Lise

Ce qu'on laisse derrière soi

© Bernard De Lise, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1484-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1 – Fougère

Le jour s'étire au-dessus de la Méditerranée. Le ciel rosit lentement, comme s'il hésitait à s'éveiller.

Dans l'unité Fougère, la lumière entre par les voilages. Elle éclaire des cadres accrochés de travers, un vieux poste de radio, quelques plantes qu'une résidente arrose chaque soir « pour ne pas les laisser seules ».

Lema pousse la porte du couloir, son badge claque contre sa blouse.

— Allez, c'est parti pour une nouvelle journée, murmure-t-elle.

Elle retrouve Nana devant le chariot de soins.

— T'as dormi un peu ? demande Nana.

— Bof. Et toi ?

— J'ai rêvé qu'on était trois dans le service.

— Utopiste, va.

Elles rient doucement, un rire complice avant la course. Deux pour vingt-cinq résidents. Deux pour tout faire, pour tout donner.

Le premier appel retentit à peine les chariots en route. Lema s'avance dans la chambre de Sandi.

— Ah, mon coquin, tu as encore arraché ta perfusion ?

Il grogne, tente un sourire désarmant. Lema soupire, mais ses yeux pétillent.

— Tu vas finir par me rendre folle, toi. Allez, donne ton bras.

Elle nettoie, refait le pansement, parle pour l'apaiser. Nana passe la tête à la porte. Son accent italien, encore très marqué, chante dans chaque phrase. Elle est arrivée en France il y a peu et cherche parfois ses mots, mais sa voix chaleureuse suffit à remplir une pièce. Quand elle apparaît dans un couloir, on l'entend avant de la voir.

— Je te prépare un café après ?

Lema esquisse un sourire.

— Si c'est toi qui le fais, je dis jamais non.

Nana lève les yeux au ciel avec un air faussement offensé.

— En Italie, le café, c’est une religion.

— T’es un ange, répond Lema sans lever la tête.

Les gestes s’enchaînent : lever, toilette, pansement, médication. Dans une autre chambre, Jeanne fredonne sans relâche *Mon amant de Saint-Jean*.

— Si on chantait avec elle, au moins elle se rappellerait des paroles, souffle Nana.

Lema esquisse un sourire et entonne à voix basse :

— « Comment ne pas perdre la tête... »

Jeanne relève la tête, ses yeux s’éclairent. Un instant, le temps s’arrête.

À 9 h 30, Annabelle arrive.

— Bonjour les filles ! Comment ça va ?

— Ça va, chef, on a déjà fait le tour, répond Nana.

— Déjà ? Vous êtes des fusées.

— Ou des magiciennes, corrige Lema.

Annabelle rit, puis son regard se pose sur elles avec bienveillance.

— Je sais que c’est dur. Mais ce que vous faites, c’est précieux.

Elles hochent la tête, presque gênées. Les compliments, ici, se font rares.

La matinée file. Dans la salle commune, les résidents se rassemblent.

Lucie demande son rouge à lèvres « pour être belle si le soleil vient ».

Victor ronchonne contre son yaourt.

Lema plaisante, Nana dédramatise, et la vie reprend, fragile mais bien réelle.

Vers midi, Lema s’accorde enfin une minute. Elle s’assoit au bord du lit de Madame R., qui somnole. Sa main repose sur la couverture, chaude, rassurante.

— Vous avez bien chanté ce matin, dit Lema doucement.

— J’aimais danser, avant. Maintenant, c’est vous qui dansez pour moi.

Lema sourit, serre un peu cette main.

Elle sait que ces gestes-là, ces phrases-là, ne sont pas grand-chose. Mais sans eux, il ne resterait plus rien d’humain dans cet endroit.

Quand elle quitte la chambre, Nana l’attend dans le couloir.

— T’as vu, Sandi s’est encore levé sans les freins au fauteuil.

— Je m'en occupe.

Et la journée continue, comme une mer calme qui cache ses vagues.
Des heures à courir, à rattraper, à réparer. Des heures à aimer aussi, sans toujours oser le dire.

Ce soir, quand elles refermeront les portes, il restera la fatigue, bien sûr. Mais aussi la certitude d'avoir tenu, encore une fois, pour eux.

En sortant du service, Lema croise un homme dans le hall.
Il reste debout, un dossier à la main, l'air soucieux.
Elle le salue d'un léger sourire, il lui répond d'un signe de tête timide.
Elle ne sait pas encore qu'il reviendra souvent, que sa présence deviendra familière, presque rassurante.
Pour l'instant, il n'est qu'un fils parmi d'autres, venu voir sa mère.
Un regard de plus, mais un regard qui semble, déjà, voir vraiment.

Chapitre 2 – L'arrivée de Thomas

Le soleil se lève doucement sur la Méditerranée. À travers les vitres encore tièdes de rosée, l'unité Fougère s'éveille dans un mélange de calme et de murmures. On entend le bruit des chariots de soins, les chaises qu'on déplace, les premiers échanges entre soignantes.

Lema ajuste sa blouse, épingle son badge et salue Nana d'un sourire complice. Les deux femmes se comprennent d'un regard : la journée va encore être longue. Vingt-cinq résidents, deux aides-soignantes. Deux pour tous. Deux pour tout.

Elles s'élancent dans le couloir, avec cette énergie de cœur qui précède la fatigue. Une porte s'ouvre, une autre attend. Ici, madame Fabre s'est encore levée trop tôt ; là-bas, monsieur Julien appelle sa femme décédée depuis dix ans. Lema s'approche, s'agenouille à côté de lui, murmure une parole apaisante, une de ces phrases simples qu'elle trouve toujours sans chercher :

— Elle est là, monsieur Julien, dans votre cœur. On va se préparer pour le petit-déjeuner, d'accord ?

Le temps, déjà, leur échappe. Nana passe dans les chambres, prépare les toilettes, change les draps, rit parfois pour détendre l'atmosphère. L'humour, c'est leur bouée. Il évite de sombrer.

— Tu paries que madame Lucette va encore réclamer qu'on chante *Mon amant de Saint-Jean* ?

— Tant mieux, répond Lema. C'est notre rituel du matin. Et puis, entre nous, elle le chante mieux que la radio.

À 9 h, Annabelle, leur responsable, arrive, l'air toujours calme malgré la charge.

— Bonjour, mes filles ! Tout va bien ?

— Comme un lundi, répond Nana en levant les yeux au ciel.

Annabelle sourit. Elle sait. Elle sait tout : les minutes qui manquent, les corps fatigués, les frustrations rentrées. Et pourtant, elle veille à garder la lumière dans la voix. Parce que si elle s'éteint, tout le service bascule.

C'est dans cette agitation tendre que Thomas franchit pour la première fois la porte vitrée de l'unité.

Il vient rendre visite à sa mère.

Le badge visiteur pend autour de son cou. Il hésite un instant dans le couloir, sent l'odeur de savon, de café et de linge propre. Tout lui paraît à la fois rassurant et profondément fragile. Il observe les gestes des aides-soignantes : précis, doux, rapides. Il comprend, sans qu'on le lui dise, que derrière chaque sourire il y a une course invisible contre la montre.

Quand il entre dans la chambre de sa mère, une atmosphère s'installe. Elle est assise dans son fauteuil, le regard tourné vers la fenêtre. Ses mains reposent sur une couverture fleurie qu'il a choisie pour elle.

— Bonjour, maman, c'est moi... Thomas.

Elle se tourne, l'observe avec douceur, puis sourit.

— Vous êtes gentil de venir me voir, monsieur. Vous ressemblez un peu à mon fils.

Un nœud lui serre la gorge. Il s'avance, pose une main sur son épaule.

— C'est moi, maman. C'est Thomas.

Elle hoche la tête, polie, un peu perdue.

— Ah oui... Thomas. C'est bien.

Il s'assoit près d'elle, et un calme doux s'installe, ponctué par les bruits du couloir. Il la regarde longuement, avec cette tendresse mêlée de douleur qu'on ne sait pas nommer. Sa mère a toujours ce ton apaisé, ce sourire délicat, mais ses repères se sont envolés. Elle ne se souvient plus de la veille, ni du visage de son fils. Pourtant, son regard garde quelque chose d'immensément vivant.

Une aide-soignante passe la tête par la porte :

— Bonjour monsieur ! Vous êtes le fils de madame Deleuze ? Je suis Lema. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, je suis là.

Thomas se lève, la remercie. Il sent tout de suite une chaleur dans sa voix, une sincérité rare. Lema ne dit pas ces phrases mécaniquement. Elle les habite. Il observe ensuite Nana, qui entre avec un linge propre, un mot d'humour pour madame Deleuze :

— Alors, ma belle, on a encore fait tourner la tête à tout le monde ?

Sa mère rit doucement. Et Thomas, derrière son émotion, se surprend à sourire.

Petit à petit, il se rend compte qu'ici, malgré la fatigue, il y a de la vie. De la vraie. Pas celle des protocoles, mais celle des regards qui s'accrochent, des

maines qui réchauffent, des chansons murmurées.

Lema revient un peu plus tard, pose une main amicale sur son bras.

— Vous savez, votre maman, elle aime quand on lui parle de fleurs. Si vous lui décrivez un jardin, elle ferme les yeux et on dirait qu'elle y est.

Thomas la remercie encore. Il ne le dit pas, mais il est bouleversé par cette attention.

Quand il quitte la chambre, il croise Annabelle dans le couloir.

— Bonjour, je suis la responsable de l'unité, Annabelle. Votre maman est bien entourée, vous savez.

Thomas acquiesce. Il a envie d'y croire. Il le veut. Il sait qu'il y a ici quelque chose de différent, une humanité précieuse, malgré tout ce qui manque.

Mais, en regagnant le parking, il ne peut s'empêcher de penser à ce qu'ils étaient deux ans plus tôt. À cet autre EHPAD, où tout s'était mal passé. Aux gestes brusques, aux silences, aux regards fuyants.

Il se promet alors une chose : ici, il sera vigilant. Pas méfiant, non. Juste attentif. Parce que sa mère ne peut plus se défendre, il sera sa mémoire, sa voix, son témoin.

Et, sans le savoir encore, ce jour-là, Thomas vient d'ouvrir un nouveau chapitre de sa vie : celui d'un combat qui dépasse sa propre histoire.

Chapitre 3 – Les heures qui comptent

Les jours s'enchaînent à Fougère, avec ce mélange étrange de routine et d'imprévu.

Le matin, les couloirs s'animent dès 7 h. Lema et Nana, déjà sur le pont, se croisent dans un ballet bien rodé, sans même avoir besoin de parler. Le chariot de soins roule, les seaux tintent, la machine à laver tourne au loin. Deux aides-soignantes pour vingt-cinq résidents. Deux pour tout faire, pour tout sentir, pour tout réparer.

Lema pousse doucement la porte de madame Deleuze. La lumière du matin éclaire le visage calme de la vieille dame.

— Bonjour ma belle, il est l'heure de se lever, dit-elle d'une voix douce.

Madame Deleuze entrouvre les yeux, hésite, puis sourit.

— Vous êtes gentille, mademoiselle. Vous ressemblez un peu à ma sœur.

Lema sourit à son tour. Elle s'assoit quelques secondes, prend sa main.

— Ah bon ? Et elle s'appelait comment, votre sœur ?

Madame Deleuze réfléchit, plisse les yeux.

— Je ne sais plus... mais elle riait souvent.

— Alors je vais rire aussi, pour lui ressembler encore plus, répond Lema.

Ces échanges, Lema les chérit. Même fugaces, ils sont vrais. Ce sont des miettes de lumière dans le tourbillon des gestes pressés.

À côté, Nana change un pansement, prépare un bain de pieds, rassure une résidente qui s'agace de ne pas retrouver sa montre.

— C'est rien, ma chérie, on va la retrouver, dit-elle en fouillant le tiroir. Et hop ! La voilà. Elle était cachée sous les biscuits.

— Ah ! J'étais sûre que c'était eux, les coupables, répond la dame en riant.

Malgré la cadence, malgré le manque de bras, les rires circulent encore. Les filles ont ce don-là : transformer la contrainte en douceur.

Vers 10 h, Thomas arrive. Il salue poliment à l'accueil, monte à l'unité. Depuis quelques semaines, il s'habitue à ce nouvel environnement, à ces visages. Il apprend à reconnaître les voix, les odeurs, les rythmes.

Quand il pousse la porte de la chambre, sa mère tourne la tête vers lui.